# « Délivrez-nous de l'exotisme » : quelques réflexions sur des impensés de la recherche géographique sur les Suds (et les Nords)

*Claire Hancock**

> « *A kind of India happens everywhere, that's the truth too ; everywhere is terrible and wonder-filled and overwhelming if you open your senses to the actual's pulsating beat. There are beggars now on London streets. If Bombay is full of amputees, then what, here in New York, of the many mutilations of the soul to be seen on every street corner, in the subway, in City Hall ? There are war-wounded here too, but I speak now of the losers in the war of the city itself, the metropolis's casualties, with bomb craters in their eyes. So lead us not into exotica and deliver us from nostalgia* »
>
> Salman Rushdie, *The Ground Beneath her Feet*, 1999.

Si l'on peut douter qu'il y ait jamais eu une époque où l'Autre se soit situé confortablement dans un Ailleurs, il semble que ce mythe d'une altérité confortablement confinée spatialement ne cesse de tarauder l'inconscient des sociétés occidentales, et pas seulement sous la forme des thèses d'Huntington sur « le choc des civilisations ». Il suffit de se souvenir de l'indignation qu'entendaient soulever les médias en qualifiant la situation à la Nouvelle-Orléans après le passage de Katrina de « digne d'un pays du Tiers Monde » – comme si le plus scandaleux n'était pas que de telles scènes de désolation, et tant de drames humains, se produisent, mais qu'ils se produisent dans un pays riche.

Je voudrais suggérer que la géographie a sans doute un rôle à jouer pour battre en brèche de telles idées, et qu'elle peut en tout cas, suivant la prière peu conventionnelle de Salman Rushdie, œuvrer à se dissocier de l'exotisme, et à combattre certaines nostalgies. Les constructions successives du « Tiers Monde », puis du « Sud », comme lieux d'une altérité irréductible, participent du cantonnement de l'Autre, et ont contribué à occulter l'Autre « parmi nous », ou, dans les termes de Rushdie, cette « Inde qui se produit partout » ; symétriquement, tout ce qui rapproche ce Sud de nos « Nords » familiers tend à être sous-estimé. La partition

* Géographe, Université Paris-XII-Val-de-Marne – hancock@mercator.ens.fr.

traditionnelle de la corporation géographique entre les « tropicalistes », encore auréolés d'une gloire d'aventuriers intrépides, partis au loin au risque de leur confort personnel, et les autres géographes, n'a sans doute fait que renforcer ces cloisonnements intellectuels dont on peut penser qu'ils appauvrissent notre façon de penser les sociétés et leurs espaces.

Je propose donc de présenter quelques réflexions sur des modalités de constitution et de légitimation de notre discours disciplinaire qu'il me semblerait utile de prendre en compte pour dépasser ces cloisonnements, et contribuer utilement à la compréhension que notre monde peut avoir de lui-même.

Il ne s'agit nullement de nier le caractère central, et essentiel, des disparités de richesse existant entre le « Nord » et le « Sud » de notre monde, et des rapports de force entre anciens colonisateurs et anciens colonisés qui n'ont pas disparu dans notre ère « postcoloniale » (sur les réserves dont il convient d'environner ce terme, voir Hancock, 2001). Je suis pleinement consciente des dérives auxquelles pourrait prêter une pensée qui minimiserait ces enjeux : à l'instar des raisonnements postmodernes, elle pourrait prêter le flanc à des critiques telles que celle formulée par Z. Sardar (critique virulent de Rushdie, d'ailleurs) : « le postmodernisme évite, en les oblitérant, les enjeux de la marginalisation historique du non-Occident en découvrant tout à coup l'altérité partout, et en disant que tout a sa propre forme d'altérité constitutive de son identité (*postmodernism avoids, by glossing over, the politics of non-Western marginalisation in history by suddenly discovering Otherness everywhere, and arguing that everything has its own kind of Otherness by which it defines itself)* » [Sardar, 1998, p. 13].

Mais les excès du postmodernisme ne me semblent guère menacer une géographie française dotée de gardiens zélés [1], et j'aimerais tenter de montrer ici qu'il y a sans doute à s'inspirer de cette posture pour se défaire de certains des travers du modernisme. Loin de prétendre que tout est dans tout et que tout se vaut, loin d'inciter au relativisme total, les courants postmodernes les plus fructueux ont surtout interpellé la production scientifique sur la légitimité de sa prise de parole, la nécessaire honnêteté intellectuelle quant aux partis-pris et à la position personnelle du chercheur, et certains des biais de la recherche occultés sous couvert d'« objectivité ». Il ne s'agit nullement de paralyser le discours scientifique ou de le discréditer, mais au contraire de le contraindre à une plus grande rigueur et une plus grande réflexivité sur ses conditions de production et ses propres limites.

Si je me place ici sous l'égide de Salman Rushdie, c'est parce que ses écrits me semblent à la fois plus accessibles, sans doute plus attrayants, et presque aussi éclairants que ceux d'universitaires anglophones [2]. Suivant quelques-uns des ques-

1. Voir par exemple le débat sur la géographie postmoderne dans le n° 1, 2004, de *L'Espace Géographique.*

2. Ceci ne signifie bien sûr nullement que je pense qu'on pourrait coller à Rushdie l'étiquette d'écrivain « postmoderne », ni même celle d'écrivain « postcolonial ». Je m'en explique plus longuement ailleurs [Hancock, 2002]. Pour un examen circonstancié de ce que le postmodernisme tel qu'il est pratiqué par nos homologues anglophones peut contribuer aux débats géographiques, on peut se référer aux écrits de C. Chivallon [Chivallon, 2004 ; Chivallon *et alii*, 1999].

tionnements que le postmodernisme a pu adresser aux démarches « modernes » des sciences humaines, je propose d'interroger la géographie en tant que production d'un discours. Sur la base des constats de la confusion en cours entre « Nord » et « Sud », c'est toute une spatialisation habituelle de l'Autre qui est en fait bousculée, et qui nécessite peut-être la prise en compte d'autres échelles géographiques. Je me demanderai ensuite, de façon plus que rhétorique, qui parle, et d'où, en géographie. Je poserai enfin la question des modes de validation du discours géographique, et de la responsabilité sociale qu'il emporte.

## Confusion Nord/Sud ou mise en cause de la spatialisation de l'Autre ?

Question d'échelle ou point aveugle de la discipline ? La domination « parmi nous » reste trop peu visible, ou les travaux qui en traitent trop peu pris au sérieux par une géographie qui s'en tient à des généralisations et échelles de raisonnement sans doute utiles jusqu'à un certain point, mais nuisibles au-delà.

Il ne s'agit nullement de contester la nécessité, d'une évidence aveuglante, de faire reculer ignorance et stéréotypes environnant les pays du « Sud ». Je voudrais plutôt argumenter la nécessité de ne pas fermer les yeux sur des inégalités et phénomènes de domination se jouant à des échelles bien plus fines, et de combattre avec une égale énergie les stéréotypes qui font de nos sociétés du « Nord » des modèles d'ouverture, de richesse et de générosité – ou d'en faire des modèles tout court, contre lesquels tout le reste du monde se définirait par défaut, ou en creux. Il se produit en effet toute une construction théorique des caractéristiques du « Nord », ayant essentiellement vocation à fustiger les manquements des pays du « Sud », qui tend à prolonger la « suprématie » de l'Occident justement critiquée par S. Bessis.

> Tout se passe comme si, soudain, (le Nord) cessait d'être étanche à la misère du monde et en reprenait sa part, comme si se mêlaient des espaces qui n'auraient jamais dû se rencontrer. Faisant un retour spectaculaire sous des latitudes d'où on la croyait définitivement chassée, la grande pauvreté a fait entrer le Sud au cœur même du Nord, au centre de ses grandes villes et dans leurs périphéries dégradées (...) La mondialisation, c'est donc le dérèglement du monde, la confusion des lieux, le retour à cette figure de la barbarie qu'est la misère. Peu importe qu'elle n'ait jamais disparu une fois franchies les frontières du monde dit développé. Ce qui est anormal, c'est qu'elle refasse surface en son centre [Bessis, 2002, p. 226-227].

On peut relever dans cette critique les formulations proprement spatiales, « espaces » qui se mêlent et « confusion des lieux » : c'est finalement l'effondrement de garde-fous de nature géographique, et que la géographie en tant que discipline a contribué à ériger, qui conduit à certains discours « nostalgiques », déplorant une époque où la pauvreté était confortablement localisée « ailleurs ». Du couple Nord/Sud, S. Bessis indique qu'il est une déclinaison à teneur essentiellement économique du couple Occident/reste du monde (*the West and the rest*, pour les Anglophones). Mais alors que des travaux lumineux comme ceux d'E.W. Said [1978] ont éclairé tous les processus historiques de construction d'une position hégémonique de l'Occident sur tous les plans (politique, militaire, scientifique,

idéologique, culturel...), l'opposition Nord/Sud se pare encore d'un simulacre d'objectivité et d'une apparente évidence « géographique » qu'il appartient aux géographes de déconstruire[3]. Un des aspects essentiels de la position quelque peu acrobatique dans laquelle on se situe alors, c'est de reconnaître que le discours contribue à faire exister ce qu'il décrit, et que donc, puisque hiatus Nord-Sud il y a, les discours décrivant ce hiatus ont été un des instruments de sa mise en place. Il convient aussi de souligner que ce discours n'est que l'un des nombreux discours possibles, l'une des lectures possibles du réel : c'est ce que l'on peut essayer de montrer en prenant l'exemple de la réflexion sur les villes.

La polarisation accrue des marchés du travail et des appartenances sociales, la progression des inégalités dans les « villes globales » a été décrite par S. Sassen : du coup, la différence avec une ville du « sud » est-elle vraiment essentielle, ou n'est-elle qu'une différence de degré, une classe moyenne proportionnellement moindre, une classe aisée plus outrageusement riche, des populations pauvres plus complètement délaissées par les pouvoirs publics ? Ces convergences aujourd'hui reconnues résultent-elles vraiment des influences nouvelles d'un néo-libéralisme qui s'exerce partout, d'une « mondialisation » accrue, ou ont-elles toujours déjà été présentes, mais occultées par la constitution de nos catégories d'analyse ?

Dans quelle mesure peut-on véritablement dire que les écarts longtemps postulés entre villes du « Tiers Monde » et villes des pays « développés » tendent aujourd'hui à s'atténuer – en argumentant, comme par exemple J. Lévy, que « la réalité s'est largement complexifiée, au point de rendre confuses les oppositions anciennes » [Lévy, 1997] ? Peut-on vraiment affirmer que ces oppositions et simplicités anciennes ne relevaient pas d'une œuvre de fiction (géographique), comme peuvent le laisser penser les études inscrivant la croissance des villes dans un vaste continuum historique sur le temps long, comme par exemple les travaux de F. Moriconi-Ebrard [2000] ? Il est en tout cas patent que la recherche sur les Suds se construit des Nords idéels sans doute aussi éloignés de la réalité que les « Tiers mondes » idéels contre lesquels se construit notre monde « développé » : ainsi par exemple O. Louiset qui, analysant l'urbanité « ailleurs » des villes indiennes, la définit par opposition à une « ville européenne » dont elle souligne elle-même qu'elle est « classique, idéale-typique » [Louiset, 2000] – et que beaucoup de chercheurs sur le « Nord » ne reprendraient pas à leur compte.

Même si l'on applique à nos métropoles le modèle centre-périphérie, pour rappeler les écarts criants entre nos centre-villes et nos banlieues, on est en train d'omettre de multiples contrastes et inégalités à des échelles beaucoup plus fines. Prenons l'exemple du quartier Villette, dans le 19e arrondissement de Paris : s'y trouvent plusieurs squats accueillant des populations d'origine africaine en situation souvent précaire, non loin de la mosquée Addawa réputée avoir alimenté la

3. L'idée d'une « objectivité » de la géographie, même si elle peut paraître confortable à certains de ses praticiens, l'investit en fait de lourdes responsabilités : c'est ainsi qu'on fait dire à « la géographie » que la Turquie n'est pas un pays européen, comme si le Bosphore était une limite « naturelle » que des géographes auraient découverte, plutôt qu'une de ces nombreuses délimitations arbitraires de l'Ailleurs dont ils se sont rendus coupables.

filière de combattants islamistes français partant vers l'Irak. À proximité immédiate, se trouve un des plus grands îlots d'habitat social de la capitale, classé « politique de la ville », et dont les jeunes occupants ne sont ni moins désœuvrés ni en meilleurs termes avec la police que leurs contreparties de la Courneuve. À 30 m de là, le très exclusif café du MK2 Quai de Seine propose des menus inabordables pour les riverains, et un peu plus loin, un ancien entrepôt du bassin de la Villette doit être prochainement converti en Holiday Inn. Nous sommes incontestablement au nord, dans une de ces « villes globales » dont on entend tant parler, mais le « Sud » est là, dans les interstices, indispensable, même, et on ne le dit pas assez, au fonctionnement de l'organisme urbain (car qui d'autre viderait les poubelles de nos cinémas et briquerait les parquets de nos hôtels ?). Il ne s'agit pas seulement de « découvrir » un « quart monde » en Occident, mais d'utiliser nos compétences de géographes pour varier nos échelles d'analyse du Tiers au Quart, de l'ailleurs à l'ici, pour mieux cerner les phénomènes à l'œuvre dans toutes leurs facettes.

Il s'agit également d'interroger les processus par lesquels la géographie a pu par ses façons de décrire le monde contribuer à des « assignations à identité » ou « assignations à territorialité » – comment elle a pu, en la décrivant, assigner implicitement une place, un mode de vie et une « culture » donnée à une société, et s'interdire de penser les phénomènes d'hybridation, les mélanges et les mobilités propres à toute culture et à toute société. La géographie a tendu, historiquement, à « spatialiser » l'Autre, le penser comme nécessairement associé à un « Ailleurs », et à tarder, de ce fait, à reconnaître la présence de l'Autre « parmi nous », dans les sociétés occidentales. Notre localisation européenne et le passé de colonisateur de la France joue sans doute un rôle dans la constitution de ces oppositions binaires : comme l'a montré J. M. Jacobs, la question se pose forcément sous un angle différent lorsqu'elle est posée depuis une colonie de peuplement, comme l'Australie, où « la possibilité de « l'indépendance » n'existe même pas pour les colonisés » [Jacobs, 1996, p. 107 de la traduction française]. Il est en tout cas certainement fructueux d'inverser comme elle le fait la perspective et d'examiner les transformations de la métropole par son entreprise coloniale. Y'a-t-il de ce point de vue un « retard » ou une réticence française ? Des réflexions telles que celles d'O. Milhaud sur la « francophonie » peuvent le laisser penser [Milhaud, 2006]. Les houleux débats qui ont entouré récemment une disposition légale incitant les enseignants à valoriser les « aspects positifs de la colonisation » (*sic*), donnent à penser que le travail scientifique à accomplir reste titanesque, et ne peut que s'inscrire dans un large débat de société.

Il y a en effet d'autres domaines dans lesquels sont à l'œuvre, en France en particulier, des processus accentués de « spatialisation de l'Autre », un peu dans le prolongement de ce que j'appelle « l'assignation à territorialité » : parce que la tradition républicaine française interdit de poser la différence comme appartenant au groupe ou à l'individu (ne pose pas comme fondamentale l'appartenance communautaire ou « ethnique »), elle a été conduite à spatialiser ses mécanismes d'intervention sociale, en identifiant des « quartiers sensibles » (et non des populations défavorisées), des « périmètres d'intervention », des ZEP, qui en viennent à être construits comme autant d'Ailleurs, d'espaces « de non-droit », des « no man's

land de la République ». On préfère diagnostiquer l'hétérogénéité des espaces que l'hétérogénéité des populations, ce qui conduit à occulter nombre de phénomènes de domination qui se jouent à des échelles trop micro pour que le géographe les reconnaisse. Malgré des mobilisations comme celles du mouvement « Ni putes ni soumises », la dimension genrée de beaucoup des problèmes de ces « quartiers » reste souvent occultée (sauf dans des travaux fort minoritaires comme ceux de J. Coutras).

## Situation des discours : qui parle et d'où ?

Il y a de la différence, il y a des écarts de richesse, mais les catégories Nord/Sud sont trop grossières pour en rendre compte. Il faudrait arriver à déterminer, dans notre production de connaissance, si ce qu'éclairent ces catégories l'emporte vraiment sur ce qu'elles occultent. Une des raisons de s'en méfier, en tout cas, c'est qu'elles semblent réitérer une bi-partition coloniale du monde, entre « métropoles » et « empires ». Il convient donc de questionner nos recherches de différentes façons : il s'agit d'abord des modalités de légitimation du discours du chercheur en géographie (qui parle et d'où parle-t-il/elle ?), et de la question non moins épineuse de son degré d'implication directe dans la recherche qu'il/elle conduit (dans quelle mesure cesse-t-on d'être un homme ou une femme d'un pays riche anciennement colonisateur lors du terrain « au Sud » ?) et de sa responsabilité personnelle par rapport aux sociétés et aux individus étudié(e)s (dans quelle mesure la démarche de recherche s'inscrit-elle en rupture ou dans la continuité d'un héritage colonialiste ?).

On ne peut ignorer, bien sûr, la façon dont « l'action géographique » prolonge et reproduit des géographies impériales (en Afrique, en Asie...), l'analyse de ces phénomènes a été faite depuis longtemps (par exemple Raison, 1997, sur cette géographie du « pré carré »). Analysant les espaces faisant l'objet de thèses de géographie au début des années 1990, D. Douzant-Rosenfeld et J. Raison constataient alors une production étonnamment faible de thèses sur les pays du Nord, hormis la France elle-même [Douzant-Rosenfeld et Raison, 1997] et soulignaient le poids prééminent des espaces de la « francophonie ». S'il peut sembler que cette homologie se soit atténuée depuis, on ne peut pourtant conclure à sa disparition.

Le terme même de « francophonie » pour renvoyer à une sphère d'influence française, qui est aussi un champ d'étude privilégié de ses géographes, souligne bien l'importance des questions linguistiques à l'œuvre. Reste à approfondir la réflexion sur la position du chercheur lui-même, s'étendre plus sur l'inconfort qu'on peut parfois ressentir, en tant que chercheur, à aller parler français en Afrique de l'Ouest ou anglais en Inde, s'il s'agit de sa langue maternelle, et qui peut pousser à aller sur des « terrains » sur lesquels on n'a aucun « avantage linguistique » (aller écorcher le castillan au Mexique, par exemple). Dans quelle mesure nous réitérons-nous pas les structures de la colonisation, dans lesquelles le bilinguisme est toujours à la charge du dominé ? Cette réflexion sur l'importance de la langue a été engagée dans la géographie de langue anglaise, au moins en ce qui concerne la possibilité de tenir des colloques véritablement « internationaux » [voir par exemple Desbiens et Ruddick, 2006].

J'ai appris, comme on l'apprend en France, qu'il ne fallait pas écrire la géographie à la première personne, et peut-être s'agacera-t-on de voir apparaître ces « je » incongrus au début de mes phrases. J'ai pratiqué pendant longtemps toutes les techniques grammaticales d'impersonnalisation, du « on » à la tournure passive, en passant par la personnalisation de mes articles (qui ont, par le passé, « cherché » à démontrer des choses). Ces tournures n'abusent personne et on sait bien qu'en fait, c'est moi, cachée derrière, qui manipule la démonstration en coulisses. Il est donc normal que je dise aussi d'où je parle (ma position personnelle, et ce qui est susceptible d'influencer ma subjectivité de chercheur).

Or, qui parle ? ou, pour reprendre la question désormais célèbre de G. Spivak, « can the subaltern speak » ? Notre géographie française n'est pas seulement surmasculinisée [Douzant-Rosenfeld et Raison, 1997 ; Hancock, 2004], elle inclut un nombre bien trop restreint de géographes « issus de l'immigration » ; seuls les hommes blancs hétérosexuels de la classe moyenne peuvent affirmer que cela n'a aucun impact sur le type de géographie qui se pratique, et qui se perçoit comme la seule géographie valide. Ce n'est pas qu'être une femme, et/ou issu de l'immigration, et/ou à mobilité réduite, et/ou d'origine sociale modeste, et/ou homosexuel, confère le droit exclusif à parler de la situation des femmes, des immigrés, des handicapés, des pauvres ou des homosexuels, un tel fractionnement du réel serait absurde ; c'est simplement que la façon d'être-au-monde de ces populations-là apparaît toujours dans le discours comme un « envers », comme un contre-exemple, comme anecdotique, comme une déviation par rapport à une norme implicite toujours masculine, blanche, etc, etc. Sont renvoyés systématiquement à un statut de « minoritaires » des groupes qui, additionnés, mettent eux-mêmes en évidence la minorité numérique des « white straight middle-class males » qui ont pratiquement l'apanage de la parole – ou dont il faut parodier scrupuleusement les façons de parler pour faire reconnaître la recevabilité de ses propos.

> Étranger ! Intrus ! Tu n'as aucun droit à aborder ce sujet (...) Braconnier ! Pirate ! Nous nions ton autorité. Nous te connaissons, toi et ta langue étrangère drapée autour de toi comme un drapeau : parlant de nous dans ta langue fourchue, que peux-tu dire d'autre que des mensonges ? (*Outsider ! Trespasser ! You have no right to this subject ! (...) Poacher ! Pirate ! We reject your authority. We know you, with your foreign language wrapped around you like a flag : speaking about us in your forked tongue, what can you tell but lies ?*) [Rushdie, 1983, p. 28].

Rushdie a été interpellé, au sujet de son œuvre, sur la légitimité de sa parole ; musulman indien d'origine, émigré en Grande-Bretagne puis aux États-Unis, il aurait abdiqué toute légitimité à écrire sur l'Inde qu'il a quittée (ou l'islam dont il n'est pas un fervent pratiquant), selon certains. Il me semble que le milieu géographique français octroie avec le même arbitraire la légitimité à écrire sur certains lieux ou milieux, et refuse aussi volontiers les reconversions. Au sein de la discipline comme à l'égard de ses objets, il y a d'abord « assignation à identité » (d'origine britannique, on est d'emblée « spécialiste de la Grande-Bretagne » ou « des pays anglo-saxons », sans autre forme de procès) puis « assignation à territorialité » (« spécialiste » d'un pays ou d'une aire culturelle, on est bien plus fondé,

dans cette perspective, à passer d'une thématique à une autre, si différentes soient-elles, qu'à transporter des problématiques vers d'autres espaces, surtout si ceux-ci sont réputés trop différents par leur niveau de développement). En écho à S. Rushdie, je demande « quelles commissions établissent les frontières de ces territoires ? (*what boundary commissions map out the territories ?*) » ; et je pense à une des lignes de partage les plus brutales au monde entre Nord et Sud, la frontière États-Unis-Mexique, où le gouvernement états-unien voudrait ériger une barrière, et à ce qu'en disent les Chicanos californiens : « ce n'est pas nous qui avons traversé la frontière, c'est la frontière qui nous a traversés ».

## Légitimation personnelle et responsabilité sociale

J'ai moi-même traversé une frontière de notre discipline : ayant effectué le grand saut d'un thème de recherche européen, et de géographie historique, vers une métropole contemporaine du « Sud », j'ai été la première à m'étonner de la faible distance finalement parcourue, tant les concepts applicables à l'analyse de discours sur des capitales européennes du XIXe siècle gardent de leur pertinence pour une capitale latino-américaine à la fin du XXe et au début du XXIe siècle. Il est vrai que je ne quittais pas le monde urbain, dont Salman Rushdie, encore lui, a dit les similitudes d'un continent à un autre. Racontant le premier voyage de son héros indien de Bombay vers Londres, il commente :

> Quelle distance ont-ils parcourue ? Cinq mille cinq cents à vol d'oiseau. Ou : de l'indianité vers l'anglicité, une distance incommensurable. Ou, une distance minime, puisqu'ils ont quitté une grande ville pour une autre. La distance entre les villes est toujours minime ; un villageois qui parcourt cent miles pour arriver en ville, traverse un espace bien plus vide, plus sombre, et plus terrifiant. (*How far did they fly ? Five and a half thousand as the crow. Or : from Indianness to Englishness, an immeasurable distance. Or, not very far at all, because they rose from one great city, fell to another. The distance between cities is always small ; a villager, travelling a hundred miles to town, traverses emptier, darker, more terrifying space*) [*Versets Sataniques*, p. 41].

On a dit, bien sûr, comment des très grandes villes « en réseau » entretiennent parfois plus de relations entre elles que chacune n'en entretient avec ses régions environnantes ; et la très grande ville est aussi certainement un de ces leurres dont il faut se défier. Mais pour Rushdie, pas d'urbanité « ailleurs », mais un ensemble de compétences citadines transférables d'un côté à l'autre de l'Équateur, juste freinées, un peu, au passage du détroit du Bosphore, comme l'est l'avion qui transporte ses personnages…

Ce qui m'amène à un autre point : le « terrain » du géographe, outil de validation par excellence, dont j'ai déjà eu l'occasion de dire certains doutes qu'il m'inspirait [Hancock, 2004]. On peut postuler qu'une certaine géographie tire une partie de sa légitimité disciplinaire de la distance, du fait qu'elle porte sur des « ailleurs » ou des lointains, alors même qu'avoir voyagé loin, s'être mis personnellement en danger, reste une procédure de validation scientifique d'une valeur douteuse.

On s'attire un certain succès lorsqu'on dit qu'on a arpenté des semaines le centre de Mexico, réputé si dangereux, si pollué, si invivable, qu'on a pratiqué ses transports en commun réputés si bondés, mais est-ce un fondement suffisant à la légitimité scientifique ? S'être mis physiquement « en danger », avoir affronté ces grandes claques d'altérité, le climat, les maladies, la violence[4], mais avoir finalement trouvé qu'on était, quand même, d'une certaine façon, chez soi dans cet environnement et qu'on pouvait sourire des craintes qu'il inspirait à ceux à qui il n'était pas familier... Est-ce parce que la distance « géographique » parcourue serait moindre qu'il me faudrait moins de courage pour, par exemple, partager pendant quelques semaines la vie des squatteurs de la rue de Tanger, ou celle des demandeurs d'asile du square de Verdun ? Est-ce qu'alors ce que j'aurais à dire sur les représentations et pratiques spatiales de ces groupes[5] serait moins « géographique », ou moins valide ? Je ne suis pas persuadée que la validation par « l'Ailleurs » soit la plus légitime, ce qui ne signifie pas que je souscrive à l'idée qu'on peut se passer de la confrontation à l'ailleurs ; je pense seulement que notre géographie de l'ailleurs est bien grossière. Ce qu'on m'objectera, c'est qu'alors la division entre géographie, d'une part, et sociologie ou anthropologie, s'effondre, mais je crois que c'est là une « territorialisation » disciplinaire peu défendable. La géographie y gagne de pouvoir enfin aborder des thèmes qu'elle s'était interdits dans ses formes les plus classiques, comme les SDF ou l'espace carcéral, pour ne citer que quelques exemples [Zeneidi-Henry, 2002 ; Milhaud et Morelle, 2006].

À partir de là, quelle est ma responsabilité sociale de géographe : parcourir le monde pour décrire les discriminations dont font l'objet les habitantes de Mexico, ou appliquer les outils dont je dispose à mon environnement quotidien, sans dissocier mon activité professionnelle de mon engagement personnel ? M'investir dans les associations de quartier, pour marquer ma solidarité avec les squatteurs que veut expulser le ministère de l'Intérieur, pour aider ne serait-ce que de façon minimale les demandeurs d'asile afghans, irakiens et kurdes qui dorment dans les squares autour des gares du Nord et de l'Est ? Ou m'astreindre à une autre forme d'inconfort en allant passer des semaines à la rencontre de Mexicaines immigrées à Los Angeles, loin de ma famille, mais finalement à l'abri de tout ce qui peut me mettre mal à l'aise personnellement ? Cloisonner, ou décloisonner ? Est-il possible de s'engager tout en circonscrivant son activisme à l'ailleurs ?

On a pu accuser la posture postmoderne de conduire, dans la recherche scientifique, au relativisme, voire au nihilisme. Mais contrairement à ce qu'on imagine

4. Il convient sans doute de préciser que je ne prends pas à mon compte ces représentations de Mexico, qui ne m'a jamais donné de claques, et que je les évoque ici sur un mode ironique. J. Monnet a écrit de très belles choses sur ce « double » de Mexico, cet ensemble de représentations qui semblent s'immiscer dans tout discours sur la ville [Monnet, 1993].

5. Je parle de ces personnes parce que leur situation m'interpelle. Sans doute y a-t-il des choses tout aussi « géographiques » et valides à apprendre des pratiques spatiales des bourgeois du 16e arrondissement, ou de la *jet set* internationale, comme j'ai appris beaucoup d'une visite d'une « *retirement community* » dans le comté d'Orange. L'essentiel est peut-être alors la distance sociale qui existe entre le chercheur et ceux qu'il étudie, ou le recul qu'il/elle est capable de prendre. Il me semble en tout cas que beaucoup de la production géographique, notamment celle qui se revendique de la phénoménologie, traite déjà suffisamment de nos représentations et de nos pratiques spatiales, en tant que groupe socio-professionnel.

parfois, la géographie anglophone est traversée de courants bien plus activistes et militants que la géographie française : la géographie « radicale » analysée par B. Collignon [Collignon, 2001] est loin d'avoir rendu les armes. Ne pas dissocier ses convictions de son travail, et ne pas dissocier sa vie professionnelle de sa vie quotidienne apparaissent dans cette mouvance comme des corollaires logiques de la reconnaissance de l'implication personnelle du chercheur dans sa recherche. Il est vrai que de tels engagements sont généralement sous-tendus par une pensée d'inspiration marxiste, ou au moins marxienne, susceptible de résonner comme archaïque dans le contexte intellectuel français. On peut cependant lui trouver un caractère rafraîchissant et énergisant par rapport aux notes plus désabusées qu'émettent les géographies françaises.

J'ai eu l'occasion d'assister à la conférence des « critical geographers » à Mexico en janvier 2005, conférence qui s'est terminée par un appel solennel destiné à être diffusé dans la presse locale. Le texte, également publié dans la revue en ligne *Acme*, se termine par les phrases suivantes : « les membres de l'International Critical Geography Group appellent les leaders du monde à renoncer au néo-libéralisme, au militarisme et à toutes les formes d'exploitation, et nous nous engageons à soutenir les personnes et les organisations qui, à travers le monde, luttent pour des économies culturelles et politiques plus démocratiques et environnementalement durables ». Preuve, pour ceux qui en douteraient, que le « radicalisme » n'est pas soluble dans la postmodernité, et qu'avoir conscience de n'être qu'une voix parmi des multitudes d'autres ne décourage pas nécessairement de parler.

## Pour finir : exotisme, « malinchisme » et géographie

On peut constater une certaine homologie entre le géographe et le féru d'exotisme tel que le décrit Todorov : « l'homme européen est attiré et séduit, mais il retourne invariablement chez lui ; il gagne ainsi sur les deux tableaux : il a le bénéfice de l'expérience exotique (une femme et un pays étrangers) sans jamais remettre véritablement en question sa propre appartenance, ni son identité » [Todorov, 1989, p. 421]. Et plus dur encore, toujours à propos de Loti, auteur à la fois de romans exotiques et de romans coloniaux « une fois que l'auteur s'est déclaré seul sujet à bord et que les autres ont été réduits au rôle d'objets, il est après tout secondaire de savoir si on aime ces objets ou si on les déteste ; l'essentiel est qu'ils ne sont pas des êtres humains à part entière » (p. 426). Sans doute les géographes d'aujourd'hui sont-ils plus sensibles à la mise en question de l'appartenance et de l'identité personnelles par l'Ailleurs que ne l'étaient les romanciers de l'époque coloniale, et sans doute sont-ils moins systématiquement des hommes, et des hommes pour qui la « connaissance » d'un lieu prend une dimension érotique ; mais leur discours est-il exempt de toute tendance à « objectifier » ou réifier ceux qu'il décrit ?

Ce que je me demande, c'est s'il ne faudrait pas, avec humilité, penser le rôle de géographe comme celui de traducteur/trice : celui qui fait passer d'un univers de références à un autre les choses qu'il a apprises. Ce qui n'implique nullement que sa position

soit neutre : la position du traducteur est en fait inconfortable, parce qu'il/elle est pris/e entre deux mondes, ni totalement « de » l'un, ni totalement dans l'autre, traître, finalement, à l'un comme à l'autre (conformément à la boutade *traduttore/traditore*). En ce sens, la meilleure image du géographe, ce serait la Malinche, l'indigène mexica qui a servi d'interprète à Cortés et partagé un temps la couche du conquérant ; qui à la fois lui a permis de mieux comprendre le monde étrange auquel il était confronté, et lui a fourni les moyens de l'asservir. Cela confisque au géographe son image virile, lui attribuant des caractéristiques « féminines » : la Malinche met ses compétences au service de l'esprit de conquête ; mais elle sera aussi le vecteur de la naissance (le vecteur symbolique, une des milliers ou millions de vecteurs effectifs) de la « race » hybride, « raza cosmica » unissant l'Europe et l'Amérique, qui est glorifiée dans le discours national mexicain.

*Fig. 1 – La Malinche aux côtés de Cortés face à Moctezuma,* Lienzo de Tlaxcala, manuscrit mexicain du XIVe siècle

Noter, au premier plan, le groupe de femmes plus petites que les autres protagonistes de la scène, et sans doute en train d'être « offertes » à Cortés au même titre que les objets déposés devant elles. http://www.famsi.org/research/pohl/images/meetfigure05.jpg)

La Malinche n'est pas qu'un être de discours (elle n'a d'ailleurs jamais la parole dans les récits de la conquête), mais bien un être de chair et de sang : l'hybridation lui est tout à fait littéralement « passée par le corps ».

La « malinchisme », en espagnol, désigne en quelque sorte l'envers du patriotisme, la tendance à préférer l'étranger au « national », une forme de traîtrise envers sa propre culture (voire une sorte d'« exotisme du dominé »). Les historiens ont montré en quoi la projection de telles façons de penser sur la période de la conquête était anachronique ; on peut considérer comme tout aussi anachronique (et intéressante) l'autre mythologie de la Malinche qui en fait la « mère » de la nation mexicaine.

Cette image de la Malinche incite en effet à réfléchir beaucoup plus sur la complexité de sociétés où le rapport colonial s'est invité jusque dans la constitution des identités individuelles, où les rapports de domination sont multiples, croisés, et incorporés [Bourdieu, 1998]. Elle nous amène aussi aux *Versets Sataniques*, que Rushdie a définis comme « un chant d'amour à notre bâtardise », une célébration de « l'hybridité, l'impureté, le mélange » [Rushdie, 1991][6]. On peut sans doute souhaiter à la géographie pire sort que d'être, comme ces *Versets*, écrite « à partir de l'expérience même du déracinement, du démantèlement et de la métamorphose (rapide ou lente, douloureuse ou agréable) qu'est la condition du migrant » – même si on peut bien sûr lui souhaiter d'échapper aux mêmes anathèmes et *fatwas*.

## BIBLIOGRAPHIE

BESSIS S. [2002], *L'Occident et les autres. Histoire d'une suprématie*, Paris, La Découverte/ Poche Essais.

BOURDIEU P. [1998], *La domination masculine*, Paris, Le Seuil, Points Essais.

CHIVALLON C., RAGOUET P. et SAMERS M. [1999], *Discours scientifiques et contextes culturels. Géographies françaises et britanniques à l'épreuve postmoderne, Talence*, Maison des Sciences de l'Homme d'Aquitaine.

CHIVALLON C. [2004], « Débattre autour du postmodernisme : commentaire de textes choisis », *L'Espace Géographique*, n° 1, p. 43-58.

COLLIGNON B. [2001], « La géographie radicale à la recherche d'un nouveau souffle », *in* J.-F. Staszak *et alii*, *Géographies anglo-saxonnes. Tendances contemporaines*, Paris, Belin, coll. Mappemonde, p. 131-166.

COUTRAS J. [2003], *Les peurs urbaines et l'autre sexe*, Paris, L'Harmattan, coll. Logiques sociales.

DESBIENS C. et RUDDICK S. [2006], « Speaking of geography : language, power, and the spaces of Anglo-Saxon "hegemony" », *Environment and Planning D : Society and Space*, vol. 24, p. 1-8, éditorial en ligne sur http://www.envplan.com/epd.

DOUZANT-ROSENFELD D. et RAISON J. [1997], « La production scientifique en géographie à travers les thèses », *in* R. Knafou (dir.), *L'état de la géographie. Autoscopie d'une science*, Paris, Belin, coll. Mappemonde, p. 158-195.

6. Ce rapprochement qui peut paraître incongru entre le Mexique de la colonisation et les migrants indiens de Rushdie est l'occasion de souligner l'efficacité du discours « géographique », puisque c'est bien à cause de l'« erreur » historique de Colomb qu'on appelle aussi « indiennes » les populations indigènes des Amériques…

Fourth International Conference of Critical Geographers [2005], « Communiqué », *ACME : An International E-Journal for Critical Geographies*, vol. 3 (2), p. 121-123, http://www.acme-journal.org/Volume3-2.htm.

*L'Espace Géographique* [2004], « Débat : la géographie postmoderne », n° 1, p. 6-37.

HANCOCK C. [2001], « La géographie postcoloniale, "l'Empire contre-attaque" », *in* J.-F. Staszak *et alii*, *Géographies anglo-saxonnes. Tendances contemporaines*, Paris, Belin, coll. Mappemonde, p. 95-130.

HANCOCK C. [2002], « Salman Rushdie, l'écriture contre le territoire », *Géographie et cultures*, n° 44, numéro spécial « Territoires littéraires », p. 43-62.

HANCOCK C. [2004], « L'idéologie du territoire en géographie : incursions féminines dans une discipline masculiniste », *in* C. Bard (dir.), *Le genre des territoires : masculin, féminin, neutre*, Presses de l'Université d'Angers, actes du colloque d'Angers, p. 167-176.

JACOBS J.M. [1996], *Edge of Empire. Postcolonialism and the City*, Londres, Routledge (extraits traduits en français *in* J.-F. Staszak *et alii*, *Géographies anglo-saxonnes. Tendances contemporaines*, Paris, Belin, coll. Mappemonde p. 99-115).

LÉVY J. [1997], « Penser la ville : un impératif sous toutes les latitudes », *CEMOTI, Cahiers d'études sur la Méditerranée orientale et le monde turco-iranien*, n° 24, p. 27-30.

LOUISET O. [2000], « L'urbanité ailleurs », *in* J. Lévy et M. Lussault (dir.), *Logiques de l'espace, esprit des lieux. Géographies à Cerisy*, Paris Belin, coll. Mappemonde, p. 157-164.

MILHAUD O. [2006], « Le harem linguistique de la France », *EspacesTemps.net*, mensuelles, 01.06.2006, http://www.espacestemps.net/document2017.html.

MILHAUD O. et MORELLE M. [2006], « La prison, entre monde et antimonde », à paraître in *Géographie et cultures* n° 58.

MONNET J. [1993], *La ville et son double. La parabole de Mexico*, Paris, Nathan.

MORICONI-EBRARD F. [2000], *De Babylone à Tokyo. Les grandes agglomérations du Monde*, Paris Ophrys, coll. Géophrys.

RAISON J.-P. [1997], « Les thèses sur l'Afrique tropicale : fleuron de la géographie française ou domaine en crise larvée ? », *in* R. Knafou (dir.), *L'état de la géographie. Autoscopie d'une science*, Paris, Belin, coll. Mappemonde, p. 196-206.

RUSHDIE S. [1983], *Shame*, Londres, Vintage.

RUSHDIE S. [1988], *The Satanic Verses*, Dover, Del., The Consortium.

RUSHDIE S. [1991], *Imaginary Homelands*, Londres, Granta Books.

RUSHDIE S. [1999], *The Ground Beneath her Feet*, New York, Henry Holt.

SAID E.W. [1978], *Orientalism*, New York, Vintage (traduction française, *L'orientalisme. L'Orient créé par l'Occident*, parue au Seuil, coll. La couleur des idées, 2005).

SARDAR Z. [1998], *Postmodernism and the Other. The New Imperialism of Western Culture*, Londres, Chicago, Pluto Press.

SPIVAK G. [1988], « Can the Subaltern Speak ? », *in* C. Nelson et L. Grossberg (dir.), *Marxism and the Interpretation of Culture*, Chicago, University of Illinois Press, p. 271-313.

TODOROV T. [1989], *Nous et les autres. La réflexion française sur la diversité humaine*, Paris, Le Seuil, coll. Points Essais.

ZENEIDI-HENRY D. [2002], *Les SDF et la ville. Géographie du savoir-survivre*, Paris, Bréal, coll. D'autre part.